RAOUL GIRARDET

Autour de la notion de tradition politique. Essai de problématique⁽¹⁾

Depuis plus d'une quarantaine d'années (et plus précisément sans doute depuis que la publication de l'ouvrage désormais classique de René Rémond sur Les Droites en France est venue en consacrer l'emploi), le terme de tradition politique est entré dans le vocabulaire courant de l'historien et du spécialiste des sciences sociales. Son usage s'avère d'ailleurs d'autant plus fréquent que, l'expression s'étant montrée susceptible de multiples virtualités d'emploi, son maniement n'a pu manquer d'en paraître d'autant plus aisé. Toute tentative d'approche des réalités idéologiques, politiques, sociales que le terme tend à recouvrir ne va donc pas sans présenter un risque apparemment non négligeable : celui de se priver de la quiétude que son utilisation la plus constante semblait jusqu'à présent assurer. Reste pourtant que, par un inévitable retournement, la banalisation même de la terminologie conduit à la formulation d'un certain nombre d'interrogations. Le terme même, comment le comprendre, ou du moins comment définir les conditions de son usage? Désignant très généralement un phénomène de permanence, comment le fonctionnement de celui-ci se trouve-t-il assuré et de quelle nature sont les mécanismes qu'il met en œuvre. Quelle place enfin convient-il de lui attribuer dans la normalité de la vie sociale, l'affrontement des

⁽¹⁾ Ce texte reprend les points essentiels de l'introduction au colloque organisé en janvier 1986 par l'Association française de Science politique et consacré à la notion de « Tradition politique ». Ce colloque tendait à répondre aux nombreuses interrogations récemment formulées autour de ce thème, notamment par l'équipe de rédaction de la revue *Pouvoirs* qui s'y est trouvée directement associée. Des communications présentées à cette occasion sont à l'origine des articles qui composent ce numéro.

idéologies, le jeu des forces politiques? Autant de questions auxquelles il serait téméraire de promettre une réponse. Mais autant de questions aussi, qui, du seul fait qu'elles se trouvent évoquées, sont peut-être susceptibles de conduire l'analyse vers l'horizon heureux des curiosités nouvelles.

DE QUELQUES AMBIGUÏTÉS TERMINOLOGIQUES

Acceptons très généralement de désigner du terme de tradition politique tout phénomène de permanence à travers le temps d'un système relativement cohérent d'images et de représentations, de souvenirs et de comportements, d'allégeance et de refus. Très vite cependant l'observateur attentif ne manquera pas de s'apercevoir que, dans sa globalité même, la définition est susceptible d'être utilisée en fonction de quatre significations sensiblement différentes.

- Elle peut tout d'abord servir à désigner la transmission, de génération en génération, d'un corps de doctrine, d'un ensemble de préceptes et de principes dont un groupe social politiquement déterminé une « famille politique » selon une expression devenue habituelle possédant son identité propre, son particularisme clairement reconnu, s'attache à assurer la défense et à promouvoir la victoire. C'est ainsi que René Rémond décrit ce qu'il considère comme les trois composantes idéologiques de la Droite et qu'il les suit de la Restauration à nos jours à travers la permanence de leurs combats, la pérennité de leurs aspirations et de leurs affirmations. C'est ainsi également qu'une même approche, qu'un même type d'analyse s'avère aisément applicable à la diversité des « traditions » historiques de la gauche française.
- Mais l'expression peut être également utilisée en dehors des classifications partisanes habituellement établies, sans qu'il y ait correspondance immédiate et précise avec une « famille politique » historiquement répertoriée. Régionalisme, productivisme, industrialisme, messianisme culturel... constituent bien d'authentiques traditions politiques, et qui traversent deux siècles de notre histoire idéologique. Celles-ci transcendent cependant les systèmes établis de compétition autour du pouvoir. Il sera facile de les retrouver, successivement, mais aussi souvent simultanément, présentes sous les étiquettes les plus diverses et dans les camps les plus opposés. Et cela d'autant plus aisément qu'elles peuvent fort bien ne s'exprimer que sous une forme élémentaire, réactions quasi instinctives, habitudes de pensée, types de comportement, penchants affectifs,

méfiances sommaires... L'attitude des Français à l'égard de l'Etat n'est-elle pas fréquemment présentée comme l'une des « traditions » les plus caractéristiques de nos mœurs politiques ?

- Troisième signification: la persistance de certaines formes particulièrement tenaces de sociabilité politique, les rituels et les cérémonials. On évoquera en l'occurrence les commémorations (le 14 juillet, le 1^{er} mai, la fête de Jeanne d'Arc...), les défilés et leurs liturgies, les manifestations, leurs itinéraires et leurs types d'organisation. Mais on peut encore évoquer la tradition du banquet, si importante dans le cours du siècle dernier, celle des barricades aussi bien que celle du discours politique et de sa spécificité rhétorique. Il existe en fait, significatif de notre culture politique, un système complexe, il faudrait presque dire un code, d'usages, de pratiques et de conventions dont seule sans doute l'image permettrait de suivre réellement l'évolution mais dont l'élaboration risque de remonter très loin dans notre passé.
- On ne saurait enfin oublier la place tenue, à l'intérieur de cette même culture politique, par ce monde multiple, diffus, difficilement pénétrable qui est celui du souvenir légendaire : lieux sacralisés, personnages héroïsés, témoignages épars de vieilles peurs, de vieilles rancunes ou de vieilles fidélités conservés par le récit romantique, le conte ou la chanson. La tradition politique rejoint ici le folklore et risque de s'y perdre. On aurait tort cependant de négliger ces débris de mémoire. Si confus qu'ils puissent parfois apparaître, si malaisés à déchiffrer, leur permanence reste susceptible de peser sur les choix et les déterminations du présent. Il faut se souvenir à cet égard des leçons de Gabriel Le Bras montrant toute l'importance pour l'histoire religieuse de la France contemporaine de certains clivages antérieurs à la Révolution : « La Terreur, affirmait-il, dévoile les ruptures plus qu'elles ne les crée. »

Typologie trop sommaire sans doute, qu'il conviendrait très certainement de préciser et de nuancer, mais dont on peut, semble-t-il, légitimement admettre qu'elle constitue pour l'analyste un préalable nécessaire à tout effort plus approfondi de réflexion. Encore convient-il aussitôt de reconnaître que, loin de dissiper toute équivoque, elle ne fait guère que mettre en évidence de nouvelles et très redoutables ambiguïtés. Au-delà de tout système de classification, ce sont bien en effet deux processus historiques rigoureusement distincts que tend à recouvrir la notion même de tradition politique : un processus de transmission d'une part, de répétition d'autre part.

Conformément à ses racines étymologiques (tradere, transmettre), la tradition politique doit normalement se définir en termes d'béri-

tage: un héritage d'ordre idéologique, affectif ou moral légué par le passé et conservé vivant dans le présent. Tel est en effet le cas le plus fréquent. Les références au passé sont explicites, clairement reconnues, ouvertement proclamées. Le dépositaire d'une tradition politique s'inscrit dans une « lignée » et ne manque pas d'en avoir conscience. Les principes qu'il professe, il sait que d'autres avant lui les ont défendus, les valeurs pour lesquelles il combat, que d'autres les ont incarnées, les gestes qu'il fait, que d'autres les ont accomplis. La notion d'enracinement conserve ici sa signification essentielle. Le passé demeure une réalité immédiatement sensible, existentiellement vécue dans les pensées, la mémoire, les attitudes et les comportements.

Mais il se peut, à l'inverse, que ce soit dans l'occultation de la mémoire, dans l'ignorance ou l'indifférence à l'égard de ce qui a été, que le passé semble pouvoir être reconnu dans le présent. Il est alors permis de constater des constantes, il ne l'est plus de parler de transmission. Les vivants sans doute semblent toujours imiter les morts. En reprenant des chemins déjà parcourus, un discours déjà prononcé, ce n'est pas cependant aux messages venus du passé qu'ils entendent, ou qu'ils croient répondre. Il ne s'agit en fait que de réactions identiques devant des situations similaires. Que l'on évoque les sursauts si souvent répétés d'un nationalisme populaire, les protestations libertaires, les nostalgies écologistes ou communautaires, l'histoire d'un siècle (ou de deux siècles) de vie politique française se montre ainsi particulièrement riche en résurgences inattendues, rejaillissements imprévus des vieux débats sans cesse repris, alors qu'on les croyait à jamais apaisés... Si riche qu'il est permis parfois de se demander si, sur un certain plan, compte tenu des ruptures accidentelles nées de l'événement, les débats idéologiques majeurs de nos sociétés contemporaines ne se trouvent pas condamnés, et peut-être depuis longtemps, à se livrer dans un univers idéologique à peu près clos, figé dans une thématique non renouvelée et non renouvelable, immuable à l'intérieur des frontières intellectuelles et spirituelles qui le délimitent. Un échiquier en quelque sorte dont les cases seraient toujours les mêmes : l'une d'entre elles peut se trouver provisoirement libérée, mais c'est pour être bientôt de nouveau occupée.

TRADITION POLITIQUE ET INSERTION SOCIALE

Le problème se complique cependant, les affirmations se nuancent, les perspectives se modifient dès que la réflexion se déplace vers le terrain de l'analyse sociale. Dès que se trouve posée en d'autres termes la question des mécanismes d'insertion sociale des traditions politiques, de leurs modes de transmission et de fonctionnement...

Bien évidemment l'interrogation rejoint ici les préoccupations essentielles, non épuisées, mais déjà très largement balisées, de l'étude des phénomènes de socialisation politique. Tout naturellement se trouvera ainsi évoqué le rôle de la famille. Maurras déjà distinguait les royalistes « de naissance » des royalistes de « raison » et l'on connaît, par ailleurs, la place occupée par un certain nombre de grandes dynasties, conservatrices, orléanistes, républicaines, dans l'histoire politique française du siècle dernier. Tout naturellement encore se trouve évoqué le rôle de l'école : quelques-unes de nos grandes traditions politiques ne tendent-elles pas à se confondre avec certaines traditions scolaires et universitaires, fidélités contraires à l'enseignement de l'Eglise et à celui de l'Etat, traditions normalienne, polytechnicienne, saint-cyrienne, etc.? Evoquer enfin la question du « milieu » : milieu local ou régional (la Vendée, les Cévennes et l'enracinement spécifique de leurs allégeances politiques), milieu professionnel (les instituteurs, les postiers, les mineurs du Nord), groupements religieux ou associatifs (les Eglises, les « mouvements », les syndicats, les partis, etc.).

Ainsi peut-on tenir pour assurée l'affirmation selon laquelle les milieux ou les groupes sociaux les plus cohérents, les plus fortement structurés seront aussi ceux où se perpétuent le plus efficacement les phénomènes de mémoire : adhérer à un groupement, à un parti, n'est-ce pas en même temps adhérer à une mémoire, s'inscrire dans une histoire ? Inversement, les disponihilités à l'égard du présent s'avèrent d'autant plus larges, d'autant plus ouvertes que les liens d'allégeance à l'égard du groupe auront tendance à se distendre ou à se rompre... Ces constatations ne sauraient cependant occulter les termes d'un vieux débat, engagé entre sociologues et historiens autour des années 1920 et que notre sujet même nous invite à reprendre et à prolonger aujourd'hui.

« La mémoire d'une société s'étend là où elle peut, c'est-à-dire jusqu'où atteint la mémoire des groupes dont elle est eomposée. » La formule, qui date de 1925, est de Maurice Halbwachs (2), l'un des premiers sans doute à avoir posé le problème de ce que lui-même appelait « les cadres sociaux de la mémoire ». Problème auquel il apportait une réponse relativement simple dans son expression,

⁽²⁾ Maurice Halbwachs, Les cadres sociaux de la mémoire, Paris, PUF, 1952. La première édition date de 1925, voir également La Mémoire collective, Paris, PUF, 1950.

bien que lourde de conséquences pour l'historien des mentalités. La persistance d'une véritable mémoire collective, affirmait Halbwachs, se trouve directement liée à la permanence à travers le temps du groupe social où est née et où demeure inscrite cette mémoire. Le groupe disparaissant, les souvenirs dont il est le dépositaire (« le foyer »), la tradition qui s'y perpétue, s'évanouissent avec lui. Commence alors le temps de l'histoire écrite, reconstitution rationnelle d'un passé intellectuellement retrouvé. Mais la tradition quant à elle, essentiellement définie comme une puissance de l'imaginaire et de l'affectivité, « présence magique » du passé dans les esprits, demeure consubstantiellement dépendante des péripéties, des vicissitudes et des ruptures de la vie sociale : immuable, quand le groupe qui en est le gardien conserve sa cohésion et sa durée, condamnée à l'effacement quand le groupe s'effrite et se disloque.

Un dialogue essentiel se trouve ainsi engagé, présent à l'arrièreplan de tout essai de réflexion générale autour du concept de tradition. Rendant compte du livre de Maurice Halbwachs et s'écartant de ses conclusions, Marc Bloch (3) en effet soulignait déjà avec insistance, dans la complexité des jeux de la mémoire collective, le rôle jugé primordial des forces internes d'évolution, de sélection ou d'altération. La pérennité et la cohésion du groupe social, soutenait-il, n'implique en aucune façon le maintien dans ces formes premières de l'intégrité d'une tradition. Il n'est en fait aucune transmission, sans mutation, aucune tradition qui ne se perpétue sans se modifier, se renouveler ou se remodeler. « Sous le nom de coutumes immémoriales, écrivait-il en évoquant aussi bien les règles juridiques que les croyances religieuses du Moyen Age européen, une foule de nouveautés se sont glissées. » Et il concluait : « Essentiellement traditionalistes, les sociétés du Moyen Age ont fait le rêve de vivre de leur mémoire, mais cette mémoire se révèle infidèle... » De même, la plupart des ethnologues ne manquent-ils pas d'insister sur le fait qu'à travers la succession des générations la culture des sociétés « archaïques », dominées elles aussi par le souci majeur de la conservation du passé, n'a jamais été vécue de façon immuable (4).

⁽³⁾ In Revue de Synthèse historique, 1925, Mémoire collective, tradition et continuité.

⁽⁴⁾ Voir notamment Edwards Sapir, Culture et personnalité, trad. de l'anglais par C. Baudelot et P. Clinquart, Paris, Ed. de Minuit, 1967. Sur l'ensemble du problème de la mémoire historique, on lira d'autre part les réflexions de Pierre Nora, particulièrement riches. Voir notamment, en tête du premier volume de la série des Lieux de mémoire qu'il dirige, Entre Mémoire et Histoire, in La République, p. XVII et sq., Paris, Gallimard (éd.), 1984.

Les formes sans doute demeurent figées, apparemment inchangées, mais leur signifié reste tributaire d'un lent processus de modification. Au-delà de la répétition d'un même rituel, des mêmes gestes, des mêmes formules, c'est le contenu des messages qui change peu à peu de signification.

On comprend ainsi que, saisi à un certain instant de son développement et dans le mouvement même de ce que l'on dit être sa continuité, un courant idéologique risque d'apparaître sensiblement différent de l'image qui était la sienne à son point de départ. Des Messieurs de Port-Royal aux convulsionnaires de Saint-Médard, le jansénisme n'a pas été sans connaître d'assez sensibles mutations. Mais le lecteur fidèle de Joseph de Maistre se reconnaîtrait-il totalement dans le disciple de Maurras? Et dans quelle mesure le radicalisme des grands combats laïques se survit-il, intact dans ses rudes intransigeances, à travers l'électorat de M. Rossinot ? Se réclamant d'une même filiation, placés souvent sous un même sigle, à l'arrière-plan d'un énoncé présenté comme identique, c'est en fait une gamme relativement étendue d'attitudes et de comportements, de systèmes d'adhésion ou d'engagement que l'historien des mentalités se voit contraint de prendre en compte... D'où, d'ailleurs, la déconcertante facilité avec laquelle le terme de tradition semble pouvoir se prêter aux entreprises les plus diverses de fabulation — ou d'accaparement — historique. Utilisé dans le cadre, et au service, d'une quelconque stratégie politique, il constitue alors un facteur de légitimation d'une efficacité non négligeable. Il suffit de se souvenir à cet égard de la multiplicité des causes (et de leur caractère fréquemment contradictoire) au profit desquelles la « tradition républicaine » fut si souvent invoquée depuis plus d'un siècle. Mais gaullisme, socialisme, libéralisme, etc., combien d'appropriations, de confiscations de ce type dans la chronique quotidienne de notre vie politique?

Autant d'interrogations qui ne peuvent manquer, d'autre part, de souligner l'importance de l'environnement événementiel dans lequel s'inscrit obligatoirement toute tradition politique. Il ne semble guère possible en effet de concevoir que la transmission de valeurs ou de croyances héritées du passé puisse s'opérer dans une sorte de vide historique, d'absolu intemporel. Au poids des fidélités anciennes vient tout naturellement s'en ajouter un autre et qui est celui des exigences de la contemporanéité. Dans la mesure même où elle est vécue, toute tradition politique se trouve soumise à l'obligation de fournir des réponses aux préoccupations du présent — soumise donc à la nécessité de s'adapter, de se définir ou de se redéfinir

en fonction de cette interpellation sans cesse renouvelée... L'école française de sociologie électorale, par exemple, s'est longtemps attachée à mettre en valeur, et pratiquement à privilégier dans ses analyses, les facteurs de continuité. Mais on ne peut par ailleurs ignorer que, durant plus de cent années de vie démocratique et pour l'ensemble des circonscriptions électorales françaises, les phénomènes de changement, de passage de la droite vers la gauche ou de la gauche vers la droite, l'ont sensiblement emporté sur les phénomènes de permanence. Il s'est agi parfois du rôle accidentel, mais à l'occasion décisif, joué par une personnalité au rayonnement suffisamment puissant pour détourner à son profit l'apparent déterminisme des habitudes, des allégeances et des comportements. Mais il s'est agi le plus souvent de la mouvance de l'bistoire, de l'enchaînement des circonstances, de l'inexorable déplacement des perspectives, des problèmes et des préoccupations. Ainsi en a-t-il été de la vieille Vendée légitimiste progressivement ralliée, sans rien renier de certaines de ses fidéhtés essentielles, à la légitimité républicaine. Comme il en a été également ainsi du déplacement vers une droite conservatrice de quelques-uns des plus sohdes et des plus anciens bastions électoraux de la République militante et combattante des années 1870.

Parallèlement d'ailleurs, que d'allégeances nouvelles apparues dans le cadre de notre paysage politique! Dans quelle mesure par exemple la mémoire communiste, son rituel, son légendaire et son discours spécifique s'inscrivent-ils réellement, s'enracinent-ils authentiquement dans l'histoire idéologique du mouvement ouvrier français? La seconde guerre mondiale, la résistance, Vichy, la collaboration se trouvent, pour leur part, à l'origine de traditions inédites, non obligatoirement hées à un passé plus ancien, mais dont le poids, persistant depuis près d'un demi-siècle, ne saurait être tenu pour insignifiant. Mais il en avait été de même, et plus durablement, plus profondément encore, des grands bouleversements, des ruptures successives de la période révolutionnaire et impériale, véritable matrice de fidélités multiples et contradictoires qui courent à travers toute notre histoire contemporaine.

TRADITIONS ET SOCIABILITÉ POLITIQUE

Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse d'exploitation manœuvrière ou de lentes dérives imposées par les pulsions mêmes de l'histoire, la notion de changement se trouve ainsi paradoxalement réintroduite

au centre même d'une réflexion qui avait fait du principe de permanence son point de départ essentiel. En fait l'historien des mentalités politiques ne se trouve que bien rarement en présence d'une ligue traditionnelle clairement circonscrite, aisément cataloguable, facilement isolable. Ce sont des nœuds, des carrefours de traditions — des syncrétismes traditionnels si l'on préfère — qu'il rencontre le plus fréquemment. Il demeure cependant que les traditions qui se croisent dans ces nœuds, se rencontrent dans ces carrefours relèvent généralement de strates chronologiques les plus diverses. Certaines remontent à plusieurs siècles, d'autres à quelques brèves décennies. La mémoire la plus proche, celle qui se réfère à des épisodes relativement récents, aisément discernables, se mêle à la présence obstinée du passé le plus obscur, au plus lointain souvenir d'une longue succession de générations disparues. Impossible donc, dans ces conditions d'hétérogénéité temporelle, de prévoir réellement ce que feront les fils en fonction de ce qu'ont fait les pères. Les voix des morts continuent sans doute à se faire entendre. Reste toujours néanmoins, en fonction des données imprévisibles d'une histoire qui se fait, la liberté d'en interpréter les commandements...

Ces jeux du souvenir et de la fidélité, au-delà même de la diversité des pesanteurs temporelles auxquelles ils correspondent, au-delà également de la multiplicité de leurs combinaisons, c'est par eux cependant que ne cesse de se maintenir ce rapport, infiniment mouvant mais toujours nécessairement présent, qui est celui de la mémoire personnelle et de l'histoire collective. Ainsi la notion de tradition politique semble-t-elle assez exactement répondre à certaines nécessités fonctionnelles auxquelles nous savons correspondre les antiques récits de fondation des sociétés anciennes. Exerçant comme ces récits un double rôle - rôle d'explication et rôle aussi d'insertion sociale — la présence de la tradition politique contribue à maintenir au plus profond des consciences individuelles l'indispensable lien entre le passé et le présent, les puissances de l'enracinement et les défis, les appels de l'engagement immédiat. Permettant à chacun de ceux qui en sont dépositaires de se situer dans l'écoulement du temps et de définir simultanément leur place dans l'environnement social, peut-être leur permet-elle aussi d'affronter avec plus de force, plus de certitude, les aléas du futur... Cette seule constatation suffit sans doute, du moins est-il permis de l'espérer, à rendre manifeste l'intérêt que pourrait représenter, pour la compréhension de la France d'aujourd'hui, tout essai de recensement de ses lignes de forces traditionnelles, de leurs tracés, de leurs cheminements, de leurs interférences et de leurs croisements. Il est plus que probable qu'un tel

inventaire ne correspondrait que très approximativement à notre tableau habituel des classifications politiques et idéologiques. A l'heure même où tant d'interrogations se multiplient autour du thème de l'identité française, peut-être ne s'agit-il pas là, après tout, d'un mauvais moyen d'y répondre?

RÉSUMÉ. — La notion de tradition politique pose plusieurs interrogations essentielles. Quelle signification attribuer au terme et quels sont ses usages les plus fréquents? Comment s'opèrent ses mécanismes de transmission et de fonctionnement? Quels sont les facteurs respectifs de permanence et de discontinuité? Quelle place enfin tient la tradition dans l'équilibre de la sociabilité politique?